

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite ¹)

Samedi 16 [octobre 1943].

Ce matin, par téléphone, et pour que je les transmette à Delange, longues plaintes amères et menaçantes de Chardonne qui ne s'estime pas en assez bonne place dans le nouveau numéro, alors qu'il « *a eu jusqu'ici la première et estime qu'elle lui est due* ». Est-ce la colère retenue qui rend sa voix si posée, si poseuse ? Ou la vanité ? Il me rappelle les services qu'il a rendus en août dernier, et que c'est grâce à lui si *Comœdia* paraît encore et si Delange se promène... Autres politesses à l'égard de Paulhan, dont l'article sur Fénéon est en meilleure place. Je le laisse parler et lui dis seulement que je transmettrai son message.

Pour le goûter, la Petite Dame, Élisabeth, Catherine et Marianne [Becker]. La Petite Dame reste assez longtemps après les autres et parle très drôlement des côtés comiques de Du Bos (son rôle au Foyer Franco-Belge pendant la guerre ; son épanouissement dans le climat de Pontigny). Son manque absolu de psychologie : au point qu'ayant lu *Il y a quarante ans* il a été persuadé qu'il s'agissait de Gide, quand pas une seconde le

1. Voir les n^{os} 148,149 et 150 du *BAAG*.

personnage n'évoque ni les gestes ni le parler de celui-ci. Et il admirait beaucoup la façon d'être l'un envers l'autre de Gide et de Madame Van R.

Elle parle aussi de Fénéon et des autres portraits faits par elle ; il y en a dix, dont le dernier est celui de Groeth. Je lui conseille de les réunir en un volume.

Dimanche 17.

En descendant vers midi, j'entends un grand remuement de voix, de pas pressés, et ces mots : « *Ils sont encore tièdes* » ; je pense d'abord à des lapins, mais suis détrompé en voyant entrer des pompiers qui se hâtent vers la cour. J'apprends qu'il s'agit de deux habitants du second étage qui se sont suicidés au gaz. Hier matin, Andrée avait été surprise par les éclats d'une très violente dispute et de portes claquées. Quand je reviens une heure plus tard, j'apprends qu'ils sont morts.

Je n'admets pas qu'on sauve les suicidés ; c'est les rendre aux malheurs qu'ils ont essayé de fuir. Un tel retour à la vie ne peut avoir de suite heureuse que dans le cas d'un amoureux désespéré qui voit ensuite combler ses vœux ; mais quand deux amants meurent ensemble, c'est qu'ils n'attendaient plus rien l'un de l'autre.

Il y a des jours où l'on se trouve si bien d'accord avec soi-même, si heureux, si lucide, qu'on sent un grand besoin de faire immédiatement usage de ces dons... Et d'autres où ce n'est pas assez de rentrer en soi-même, de se réduire à rien, de faire le mort : alors, tout contact hérisse, la mauvaise foi empoisonne toute chose et une morosité invincible vient épaissir les ombres de ce mauvais jour.

*

Vendredi 22 octobre.

Hier matin, visite à Jouhandeau. Il s'agissait de choisir, dans l'énorme manuscrit de son *Essai sur moi-même*, les fragments que publiera *Comœdia*.

On traverse d'abord une première maison, où une liste de noms de locataires porte en tête : « *Jouhandeau, propriétaire* » ; puis un étroit jardin, et on arrive chez lui.

Nous montons au second étage, où se trouve son bureau, sorte de vaste musée ou sacristie garni de meubles gothiques cirés et froids : on se croit chez un riche chanoine ; sur le lit, gothique lui-même, une étole est accrochée. Une petite pièce gagnée sur cette salle sert de bureau à Jouhandeau — « *le seul endroit*, dit-il, *où j'ai droit à quelque désordre* ». La fenêtre donne sur une cage à serins, deux femelles mal contentes de devoir se

partager un mâle unique.

Jouhandeau lit à haute voix les pages que je lui ai rapportées et où j'avais fait un premier tri. Il admire certaines de ses phrases sans la moindre fausse modestie. Il y aurait tant à prendre dans ce texte que nous décidons de le faire paraître en trois fois.

Il a écrit cet essai l'hiver dernier, en se levant à quatre heures du matin. « *Je travaillais dans ma chambre, et j'étais très encouragé par l'idée que ma femme dormait dans le lit non loin de moi. La présence d'un être qui dort m'excite beaucoup...* »

Il me montre, au salon, un tableau au petit point fait par sa femme ; la signature, également brodée, est : Élisabeth.

Il me donne un livre ; je lui demande bêtement *L'Arbre de visages*, ne sachant pas que c'est une suite de *Chaminadour*, quand je venais de dire que je préférerais chez lui toute la partie « *essais* ». Il a écrit sur ce livre : « *avec sympathie et l'espoir naissant d'une amitié* ».

En rentrant le soir vers minuit, je monte voir Herbart, qui me parle des *Chroniques maritales* où l'on voit Élise construisant elle-même sa maison, nue, aidée par un nègre.

Il me parle ensuite de son *Alcyon*

Le matin, courte visite de C. (alors que j'attendais S.). Elle a pleuré à *L'Éternel Retour*, et Marianne me dit ensuite qu'elle pleurerait presque en lui racontant le film.

Je dicte à Marianne le *Beau Rôle*. Elle croyait d'abord, à cause du trapèze, qu'il s'agissait de Catherine ; car, assure Marianne, il n'y en a pas une comme elle pour jouer la comédie.

Dans Kierkegaard : « *L'amant ne peut absolument rien expliquer. Il a vu des centaines et des centaines de femmes ; peut-être a-t-il laissé venir l'âge sans rien éprouver ; tout à coup, il la voit, l'unique — Catherine.* » (*Le Banquet*).

Samedi matin.

À l'instant, Jouhandeau me téléphone ; il m'avait envoyé hier un mot pour me demander de ne pas publier les extraits, qui lui semblaient trop décousus. Je lui ai dit que je ne renonçais pas. Ce matin, il propose d'abord d'attendre la parution du livre, puis, comme je lui dis mon regret, accepte que nous revoyions ensemble les passages choisis. Je le rencontrerai mercredi.

Jeudi 28 octobre.

Vu quelques instants Schlumberger. Son retrait dès que je lui parle de Jouhandeau ; à cause du voyage de celui-ci en Allemagne, ou par crainte que Jouhandeau ne parle trop ?

La voix d'Élise, hier au téléphone. J'avais dû la tirer du sommeil.

Je viens de terminer le *Traité du Beau Rôle*, ce travail autour duquel, depuis des années, je rêvassais et que les exigences d'un concours ont précipité en deux mois vers sa forme provisoire... Je voudrais en avoir un exemplaire à grandes marges blanches et l'enrichir, le gonfler, le préciser, le corriger peu à peu. Je pourrais y travailler durant toute ma vie.

Jeudi 4 novembre.

Adrienne Monnier, à qui j'allais demander de laisser reproduire un portrait de Levet (en uniforme de consul, seule photo que Larbaud ait réussi, après bien des recherches et des peines, à faire reproduire en quelques exemplaires), me demandait, comme nous parlions de Jouhandeau, comment il réagissait devant les événements actuels. Mais rien qui paraisse plus étranger aux préoccupations constantes de J. Guéret le passionné beaucoup plus que Berlin. Il a son univers, où il est le maître.

*

Dimanche 14 novembre.

La semaine passée, visite à René Daumal, dans le petit appartement qu'il occupe en ce moment près de la Cité Universitaire. Il a maintenant un pied dans le plâtre, il marche avec des béquilles et vit presque toujours couché. Heureusement qu'il a, comme Bousquet, les remèdes de l'esprit.

*

Quelle joie m'eût apportée, voilà cinq ans, la lettre reçue vendredi, où Gallimard m'annonce que la NRF va publier *L'Art de la Fugue* ! Mais plus j'y pense, et malgré ce que m'a dit Groethuysen le même soir — que j'avais raison de publier ce texte —, plus je suis effrayé de l'abandonner à tous. J'y ai dit plus que je ne voulais, et ce qui ne regardait que moi seul. J'y pensais ce matin, à Orléans, durant la messe où j'avais tenu à accompagner maman. Que dira-t-elle de ces pages, même quand j'en aurai retranché celles qui pourraient le plus la meurtrir ?

*

Jeudi 18.

Hier, Arland à déjeuner. J'avais vu le matin Gallimard pour mon récit.

Déjeuné aujourd'hui chez la Petite Dame avec Élisabeth et Catherine. Elle voulait m'inviter hier avec les Groeth, mais ce bon Dieu de travail à

l'O.F.I. dévore mes soirées.

*

Dimanche 21 novembre.

L'après-midi chez C., où viennent les Thomas et où Jean Lods me parle des grandes difficultés qu'il a eues avec Claude Roy, à Banyuls, pour son film sur Maillol.

La concierge me dit qu'un inspecteur de la préfecture de police est venu se renseigner sur mon compte. De quoi s'agit-il ? Peut-être Toesca pourrait-il me l'apprendre. Est-ce que je vais connaître à mon tour les angoisses du suspect ?

*

Jeudi 25.

Hier, en l'absence de Jouhandeau, Élise se croit tenue de faire la conversation au salon, où un coq s'aventure à son grand désespoir. Elle me conte ses malheurs ménagers : une conduite d'eau crevée a noyé quatre des appartements qu'elle loue dans la première maison ; et puis il y a eu l'accident, sa chute dans l'escalier qui lui a démis le poignet. Elle n'a pas d'autre plaisir, dit-elle, après avoir terminé ses travaux ménagers, que de se mettre au lit et de lire. Elle lit maintenant le *Port-Royal* de Sainte-Beuve ; d'où de longues considérations sur les saints et la vie mystique, car elle se souvient que ç'a déjà été l'objet de notre conversation durant l'entr'acte de la pièce de Giraudoux.

La regardant mieux, je découvre qu'elle a de très beaux yeux et un profil assez émouvant. Se met-elle du noir, ou ses cils sont-ils si naturellement sombres ?

Je dis à Arland : « *Quand vous écrivez, vous ressemblez à votre portrait par Marie Laurencin.* » Or, c'est à celle-ci qu'il était en train d'écrire ; il avait donc le même visage que lorsqu'il posait pour elle.

Je ramène Fieschi pour déjeuner avec moi. J'aime sa compagnie, et au moins autant ses poèmes. J'oublie toute la part un peu ridicule que j'avais cru trouver en lui la première fois : il est comme Thomas, il ne peut pas être vraiment ridicule.

À son tour, au téléphone, Jouhandeau me parle de Port-Royal, de ce ruban qu'il découvrit un jour qu'il accompagnait Véronique et sur lequel était inscrite une belle phrase qu'il cite et que j'ai oubliée. Il parle aussi de très belles lettres de la seconde Mère Angélique.

Dimanche 28 novembre.

J'avais réuni, hier, pour goûter, la Petite Dame, les Jean Grenier, M.-C.

H. et Laurence. Les Grenier et M.-C. H. ne s'étaient plus revus depuis quinze ans, à Sisteron. Le docteur H. est rentré à temps à Berlin pour voir détruire par les bombes la maison de la Caspar-Theysstrasse ; remarquable détachement de M.-C. devant ce désastre.

C. était aussi avec nous. Elle était venue un peu avant pour me remercier des gravures représentant l'histoire de Paul et Virginie que je lui avais envoyées pour sa fête avec des roses. La semaine passée, profitant de la Ste-Élisabeth, j'avais envoyé à sa mère des violettes de Parme pour me donner d'avance l'excuse de lui faire ce cadeau. En arrivant, elle me saute au cou avec une spontanéité qui me laisse encore ému. Je lui demande de rester pour le goûter.

Elle a vu, la veille, *Le Soulier de satin* et est très enthousiaste ; elle me parle d'une fille qu'elle doit rencontrer, qui s'appelle Mitsou de Camargue et monte à cheval comme les gardians.

*

Le soir, au Vieux-Colombier où nous allons tous pour la reprise de *Césaire* et d'*Orages*, M.-C. me dit qu'elle a trouvé C. très intelligente et très belle ; et je lui rappelle que c'est elle qui, la première, m'a appris que Gide avait une fille. Pendant le goûter, je crois qu'elle nous observait.

À l'entr'acte, Adrienne Monnier me présente à Sylvia Beach et nous offre des bonbons. Retour en compagnie de la Petite Dame et d'Élisabeth. Je dis à Schlumberger : « *Voilà la première fois que j'entre au Vieux-Colombier. J'attendais sans doute inconsciemment d'y venir pour un auteur de la maison.* »

*

Jeudi 2 décembre.

Je sais très bien ce qu'est le bonheur. Il n'est facile ni à saisir ni à garder. Il y faut du courage, et même une sorte d'insolence, car les autres ne le pardonnent pas volontiers.

Hier, générale de *Soulier de satin*. J'étais avec Jean Grenier. J'en parlerai dans l'article destiné au *Grand Écho du Midi*. Toutes les réserves qu'on peut faire, et que je fais, s'effacent devant la grandeur de l'œuvre et de l'entreprise. À l'entr'acte (unique, après trois heures de spectacle), je fais la connaissance du vieux Daniel Halévy.

*

Lundi 13.

L'autre lundi, en même temps que *L'Oncle Henri*, une lettre de Jouhanneau avec une photo de lui dans le jardin de Chaminadour, « *du temps que sa mère vivait* » ; Minos est entre ses bras. Curieux, cet intérêt constant

qu'il se porte, cette importance qu'il donne au personnage créé par lui.

*

Hier, dimanche, Herbart m'a lu la seconde partie et l'épilogue d'*Alcyon*, dont le souvenir m'a tenu dans une sorte d'envoûtement durant toute la soirée. Cette histoire si patiemment agencée, où tout détail est pesé et toute parole est exacte, où les intentions ne sont que devinées, où, malgré une écriture précise, l'angoisse sourde s'alourdit peu à peu, m'avait mis dans une allégresse émue et un peu jalouse, comme devant toute œuvre qu'on aurait souhaité faire soi-même.

Jeudi 16.

*

Lundi soir, je suis monté chez Herbart pour lui parler de la lecture qu'il m'avait faite la veille. Longue causerie confiante et amicale, qui me le rend très proche. Il m'indique les trois sujets qui l'intéressent aujourd'hui, dont la magnifique histoire racontée par Alix Guillaïn et qui date du temps où elle était professeur dans un collège en Autriche. Herbart la raconte si bien à son tour qu'on sent qu'il l'a déjà faite sienne ; aucun sujet ne pouvait mieux lui convenir ; aussi n'est-il pas surprenant que Groeth ait dit en le regardant : « *Voilà un vrai roman...* »

Herbart me demande : « *Êtes-vous croyant ? Je sens autour de vous comme une présence de Dieu...* » Cela m'a bien surpris d'abord, et un peu amusé ; mais qui sait s'il se trompe autant que je l'imagine ? Je lui ai dit : « *J'ai mes dieux, dont le plus grand est le hasard, celui qu'on appelle : le plus grand des hasards.* »

*

1^{er} janvier 1944.

Je dormais si fort, ce matin, que je n'ai pas entendu le téléphone sonner quand Élisabeth H. m'a appelé pour m'inviter à dîner ce soir avec les Groethuysen, et que, vers 11 heures seulement, le coup de téléphone de Pierre Labiche m'a réveillé.

*

C. prétendait que je n'ai pas le moindre esprit d'observation. Or, j'ai pu lui dire quels gens assistaient au goûter chez elle et comment ils étaient habillés. Ce que je ne remarque jamais, c'est la couleur des cheveux et des yeux.

*

Jeudi 6 janvier.

Le soir du 1^{er} janvier (j'étais l'après-midi à l'Alhambra pour revoir

Mistinguett, si terriblement vieillie, les jambes exceptées), dîné chez la Petite Dame avec les Groeth. En attendant ceux-ci, C. m'entraîne au studio pour me montrer les perruches qu'on vient de lui offrir et le merveilleux sac tiré d'une peau de crocodile rapportée par son père, et dont on lui a fait cadeau pour ses vingt ans ; la doublure est faite d'un cuir beige rapportée de Crète par sa grand'mère. Nous nous amusons à regarder des devoirs de français qui datent du temps où elle signait Van R[ysselberghe], et qui sont annotés par la femme de P.-J. Jouve. Je prends celui sur *La Princesse de Clèves* pour le montrer à Arland.

Soirée parfaitement agréable. C. se retire tôt pour aller dormir, elle ne s'est pas couchée de toute l'autre nuit. (Lui parlerai-je enfin ? Elle est si simple qu'on croit toujours qu'elle attend qu'on parle...)

*

Dimanche 9 janvier.

Hier matin, en sortant, je rencontre C. qui m'accompagne chez divers commerçants. Elle fait très petite fille dans son manteau d'hiver à capuche doublée de fourrure ; et quand Hélène R. le lui a dit, elle a répondu : « *Mais je suis une petite fille...* »

Ce matin, en relisant quelques pages de la *Fugue*, je pensais que, la connaissant et parlant d'elle, je n'aurai pas écrit autre chose.

*

Vendredi 14 janvier.

Hier, le 13, je m'étais cloîtré, prétextant, comme dirait Ménélaque, de menaçantes névralgies. Ce qui n'a pas empêché quelques embêtements, jusqu'à la rencontre avec [René] Delange, le soir en arrivant au métro, alors que je ne le rencontre jamais... Quelques bonnes heures pourtant en compagnie de Jean Fougère et de sa femme que j'avais invités avec Fieschi et que C. vient rejoindre dans la soirée. J'étais heureux de la leur faire connaître.

*

Thomas passe à *Comœdia*, je l'amène goûter ici. Il semble de plus en plus somnolent et, en un sens, « désespéré ». Il dit : « *Je voudrais avoir des enfants pour qu'ils me jugent plus tard. Et encore ! Je n'attends plus rien...* » Danoën vient me rejoindre, mais je dois l'expédier assez tôt, car Elisabeth H. descend me prendre pour aller avec Herbart au cinéma.

À peine sommes-nous installés, alerte, qui nous rejette sur les Champs-Élysées, où la foule attend les premiers éclats un peu violents et proches pour songer à gagner les abris. Nous restons dehors, contemplant le spectacle de la foule et des balles lumineuses qui sillonnent le ciel. À peine la

fin de l'alerte a-t-elle sonné, la cohue assaille les portes du cinéma ; tout danger s'oublie, et le seul souci est de voir *Vautrin*.

Le film est bien meilleur que ne disait C. La seule réserve à faire sur les acteurs s'adresse à Madeleine Sologne, et moins à elle qu'au choix qu'on a fait d'elle pour représenter Esther ; mais on comprend mieux l'amour de Rubempré pour elle que pour une petite Juive (et encore ?). Toutes les scènes de la prison sont parfaites ; très bonne aussi, la première rencontre de Rubempré et de Vautrin, pas exactement ce qu'elle est dans le livre, mais elle permet fort bien de comprendre de quoi il retourne. Et l'acteur qui joue le rôle de Rubempré est si séduisant que nul ne peut être insensible à sa beauté.

Nous rentrons à pied et soupçons très agréablement. C. vient nous rejoindre et défend comme elle peut son opinion. J'étais heureux, j'étais bien.

*

Jeudi 20.

Gallimard m'envoie un projet de contrat pour la *Fugue*, mais qui me lierait pour dix volumes. Arland me conseille de m'engager pour cinq.

Je remets le texte définitif demain. Je retranche les pages extraites du Cahier noir, ajoute quelques lignes çà et là. Il vaudra mieux que les gens de Souvigny ne lisent pas ce livre.

Vendredi.

J'attends quoi ? Est-ce vrai qu'on ne se repente jamais de n'avoir pas parlé ?

Hier soir, en rentrant du théâtre, où nous avons vu la très bonne pièce de Montherlant, C. était étendue sur mon divan et nous bavardions. Je pouvais lui parler enfin ; mais nous évoquions seulement des souvenirs de campagne, ou bien elle racontait que son père, quand il mettait un pyjama, s'entourait les poignets et les chevilles de caoutchoucs pour que ni les jambes du pantalon ni les manches ne se déplacent... Je pensais à ce que dit un des personnages de *Fils de personne*, que ceux qui plaisantent toujours n'ont rien à se dire et que la plaisanterie masque seulement l'absence de pensées communes. En sommes-nous vraiment là ? Mais je ne veux pas le croire.

Je lui donne à lire *L'Art de la Fugue*.

*

Mardi 25 janvier.

Gallimard ne veut pas démorde du contrat pour dix volumes. Il m'expose que la politique de la maison est de se constituer un fonds d'auteurs, et

que d'ailleurs l'auteur lui-même a intérêt à ne pas éparpiller son œuvre. Il m'assure que des arrangements sont faciles à l'occasion et, pour tout dire, se montre si bon père que je résiste mal.

Il me parle longuement de ses difficultés avec les Allemands pour la revue et les éditions. Mais on l'imagine si bien capable de tenir le coup ! Je sors en compagnie de Camus et de Lemarchand. Le Britting est prêt et n'attend plus que son prix de vente.

Fieschi vient déjeuner ici. Nous parlons de Valéry et de son peu d'influence sur les jeunes poètes ; et il est bien évident que toute sa théorie poétique heurte les conceptions faciles et abandonnées de la poésie actuelle. Rien de plus opposé au règne de « *l'inspiration* » que son amour du travail *sur* le travail. J'entrevois les grandes lignes de mon étude pour *Le Point*.

Le grand éditeur au jeune écrivain, et voulant lui démontrer que son intérêt est de n'avoir d'autre éditeur que lui, prend pour références les plus grands noms de sa maison : Jouhandeau, puis Gide, puis Claudel...

Pour une préface au *Traité* : « *Ces pages sont filles de la hâte... Certes, jamais la précipitation n'est une excuse. Mais peut-être cette hâte était-elle nécessaire pour donner enfin une forme provisoire, si imparfaite soit-elle, à des idées qui...* »

Lundi 31 janvier.

« *Giraudoux est mort.*

— *Mort ? Ce n'est pas possible : hier encore, je lisais Sodome et Gomorrhe...* »

Giraudoux est mort ce matin. Je ne croyais pas que les dieux, jusqu'alors si bons, lui seraient tout à coup si contraires. Il a souffert plusieurs jours, et il semble que son agonie ait été pénible. Je ne me consolerais pas de ne pas l'avoir connu, non plus que Larbaud, non plus que Pitoëff. De lui non plus, je n'aurai ni lettres, ni dédicaces. Et il a tant compté pour moi que j'aurais voulu non seulement le connaître, mais qu'il me connaisse aussi. Je ne me pressais pas, certain que notre rencontre viendrait un jour ; et voilà que la seule rencontre, de loin, aura été celle de la conférence de Marseille, si ce n'est pas lui que j'ai croisé, l'an dernier, sous les arcades du Palais-Royal. Je croyais avoir le temps et pouvoir lui dire ce qu'il a été pour moi... Quel beau vieillard il aurait fait !

Cet après-midi, en allant chez Grasset prendre quelques renseignements sur lui, j'avais envie d'arrêter chaque passant pour lui apprendre que la France venait de s'appauvrir encore. Celui qui me reçoit chez Grasset, un

des gendres de Chardonne, me dit : « *Voilà huit jours, il était assis dans le fauteuil où vous êtes...* »

Jeudi 3 février.

Enterrement de Giraudoux à St-Pierre-du-Gros-Caillou. Les gens se pressaient aux portes comme à un mariage, pour voir les vedettes. C'était un peu paradoxal, cette cérémonie religieuse, ces rites, pour un être qui n'a jamais dit, sinon par la bouche de Suzanne, ce qu'il pensait de Dieu. Mais les fleurs, les lumières, les chants et la musique convenaient bien. (Malgré tout, je n'arrive pas à croire qu'il soit mort. Je n'imaginai pas du tout son corps dans le cercueil.)

À quelques rangs devant moi, je voyais le crâne de Jouhandeau. C'est Giraudoux qui a été l'occasion de notre première rencontre. Ce matin, les hommes à droite, les femmes à gauche, l'aspect de l'église était très *Sodome et Gomorrhe*.

Vendredi 11 février.

Beaucoup à dire sur ces derniers jours, mais il aurait fallu noter à mesure, et aujourd'hui où, un peu grippé, je reste à la maison, l'envie me manque pour écrire longtemps.

*

Mardi, allant chez Marie Laurencin, je voulais lui amener C. ; mais celle-ci, pas libre, m'accompagne seulement jusqu'aux Invalides pour filer, vêtue d'un pantalon de flanelle grise qui marque sa minceur, vers un cours de danse ou de gymnastique.

Marie L. me dit : « *Vous savez que les Jouhandeau ont tous deux beaucoup de sympathie pour vous.* » Et le lendemain, Marcel J. : « *Vous avez fait la conquête de Marie Laurencin.* » Et, comme je murmure que ce doit être assez facile : « *N'en croyez rien. Il n'est personne qui soit mieux gardé, ni d'un accès plus difficile.* »

Je revois mieux quelques détails du ravissant appartement, et m'attache à quelques dessins d'elle, de pure fantaisie, bien supérieurs aux portraits.

En fin de soirée à la NRF, en compagnie d'Arland et de Vincent Musselli, à l'étonnant visage fripé où perce encore la jeunesse. Pendant que Festy me parle des caractères qu'il pense employer pour la *Fugue*, vient Michaux, dont on réimprime *Un Barbare en Asie*. Il croit que les Japonais interdiront la vente du livre. Il n'a certainement pas souvenir de m'avoir rencontré à Cabris et je néglige de me faire reconnaître. Aussi bien, qu'aurais-je à lui dire ?

*

Interrompu par l'arrivée d'Hélène R[ytman], ici depuis quelques jours, qui apporte de vrais croissants, meilleurs encore qu'« *avant* » (ils laissent des traces grasses sur les doigts). Elle parle de F. M. (Mauriac ?) qu'elle a vu ce matin, comme d'un homme extrêmement remarquable par sa tenue, et très au-dessus de son œuvre. Arrivent ensuite Fougère et Danoën. Je pensais passer cette journée sans parler, et déjà Élisabeth Herbart était venue, très gentiment, me faire visite. Elle m'a parlé longuement des rapports qu'entretenait C. avec son père, et avec elle-même ; de ses changements si prompts qu'après une conversation pleine d'abandon elle peut opposer un visage et un esprit entièrement clos (ce que sa mère appelle : fermer boutique) ; capable d'entretiens assez graves, mais par ailleurs si enfant que je ne sais si on peut faire autre chose que plaisanter avec elle. Élisabeth pense que la présence de Gide lui serait très précieuse en ce moment où elle se développe, se transforme si vite. Mais C. ne paraît pas souffrir beaucoup de cette absence, non plus que de l'absence de quiconque ; aussi prompt d'ailleurs à reprendre une amitié interrompue plusieurs années qu'elle l'avait été à laisser les fils se dénouer.

Dimanche 20 février.

Faute de temps, je remets de jour en jour d'écrire dans ce cahier, quand j'aurais justement tant à y mettre. Notant à distance, on risque fort de ne garder que l'apparence. Rapidement du moins, car aujourd'hui même je suis pressé, devant passer chez Christiane de Coppet pour l'appartement.

Dimanche, C. a déjeuné ici avec Herbart. L'après-midi, goûter chez la Petite Dame avec les Thomas et la belle-fille de Jules Renard. Je devais aller au cinéma avec C., mais elle est fatiguée et, craignant de mécontenter sa mère, préfère ne pas sortir ; pour finir, au lieu d'elle, ce sont les six autres qui m'accompagnent aux *Mystères du Thibet*, pour lesquels nous renonçons d'ailleurs à attendre des places. Soirée là-haut. Je me sentais parfaitement bien.

*

Hier matin, quand j'arrive chez Marie Laurencin, je la trouve en compagnie de deux jeunes filles dont l'une peint et l'autre sert de modèle. Elles parties, M. L. me parle une fois de plus de Jouhandeau. Elle me conseille d'aller voir Élise, qui aime qu'on s'occupe d'elle et qu'on lui fasse un peu la cour (que mes violettes ont dû lui paraître embaumées !). Et comme Élise est beaucoup plus drôle quand elle est seule, M. L. me fera signe pour que je la rencontre chez elle.

Elle me montre la photo de son mari [*Otto von Wätjen*] « *qui était beau*

comme l'amour » et qui buvait beaucoup.

Arland m'avait raconté le déjeuner de jeudi [*chez Florence Gould*]. M. L. qui s'y trouvait aussi m'en parle à son tour. Élise croit toujours que ces réunions sont sous le patronage de *Comœdia* ; elle dit à M. L. : « *Ce qu'il se fait les ongles, pour ces déjeuners de Comœdia !* »

Je vais ensuite voir l'appartement des Coppet, où je m'installerai peut-être. Un grand portrait de Martin du Gard par Van Rysselberghe domine les lieux.

Dimanche 27 février.

Dernier dimanche rue Vaneau. Je me transporte demain vers l'Étoile.

Vu hier l'*Antigone* d'Anouilh ; je ne partage aucunement l'horreur sacrée de Purnal, et m'étonne tout au plus que les journaux de la collaboration portent si haut une œuvre où tout le monde, roi et accusé, a raison — ce qui est le signe de l'anarchie.

*

4, square Villaret de Joyeuse, 4 mars 44.

Mon premier geste a été d'allumer, dans la cheminée du salon qui n'avait encore jamais servi, un feu auprès duquel je me rôtis. Je remets à demain les derniers rangements, et d'aller chercher les valises qui sont restées rue Vaneau. Serai-je heureux ici ? Mais, en ce moment, il ne s'agit que de vivre.

Après le déjeuner, je feuilletais les carnets de Marie Laurencin que vient de me remettre Jouhandeau. Je ne sais si je pourrai en tirer quelque chose pour la publication, mais j'y trouve de temps à autre des notes charmantes, des poèmes, des croquis ; souvent de simples mots, et de longues suites de pages vides. Ce sont quatre agendas qui vont de 1939 à 1942.

*

J'avais aperçu Jouhandeau mercredi soir au concert de la Pléiade, mais en conversation avec Cocteau (dont Thomas, qui était près de moi, trouve qu'il a « *un derrière égyptien* »). Belle soirée : le *Platée* de Rameau. Tout le monde était là. J'y ai retrouvé Ducreux, pas revu depuis Marseille. Je rentre en compagnie des Groeth, de la Petite Dame et de C.

La veille, j'avais conduit celle-ci chez Marie L. qui veut faire son portrait et se souvient d'une visite à Cuverville où elle a vu Madame Gide. En sortant de chez elle, je vais voir Paulhan qui doit me donner quelques renseignements sur Fénéon, mort le matin. Par ses fenêtres, vue sur un jardin public qui prend, sous la neige, des allures de parc. Dès mon arrivée, il me dit : « *C'était donc vous, le Traité du Beau Rôle !* » Une liqueur de prune

merveilleuse, où le sucre s'est cristallisé sur le pourtour de la bouteille. Il dit que Fénéon, quatre heures après sa mort, paraissait avoir cent ans ; et sa femme dit qu'il faut près de vingt-quatre heures pour que le visage retrouve son état de jeunesse.

Le lendemain, j'apprenais par Groeth la mort de l'abbé Mugnier. Je devais aller le voir pour qu'il me parle de la mort de Verlaine. Trop tard.

*

15 mars, minuit.

Comment n'être pas abruti à la fin d'une journée où l'on a vu : Toesca, la Petite Dame, Humeau, Grenier, Guilloux, Arland, Parain, Groethuysen, Paulhan, qui encore ? Et dû parler plus ou moins à tous.

Corrigé les épreuves de la *Fugue*. Si détaché de ce texte que j'aurais été bien incapable d'y rien changer. Cela est absolument en dehors de moi, après m'avoir été si proche, et je n'ai plus tant de scrupules à le faire lire à certains.

C., un peu affaiblie par la maladie, d'une pâleur touchante. Mais est-ce que vraiment je l'aime ? Ou est-ce que, de ceux que j'aime, je peux si bien me passer ?

Marie L. me téléphone pour m'annoncer que Max Jacob est mort dans le camp de concentration [*Drancy*] où on l'avait mis depuis une dizaine de jours. Je le revois, dans la basilique de Saint-Benoît, faisant son chemin de croix et, entre ses doigts, me regardant approcher avec Michel.

*

Souvigny, 22 mars.

Avant de quitter Paris, un moment chez Marie L. qui commence une première esquisse de portrait, peu conforme. Elle me donne une série de lettres récentes, dont quelques-unes très belles, de Max Jacob. Pendant que je suis chez elle, Marcel Jouhandeau téléphone et, apprenant par Suzanne [*Moreau*] la nouvelle du décès [*de mon père*], demande à me parler. Il me dit : « *J'ai justement beaucoup pensé à vous ces deux derniers jours...* »

*

Mardi 11 avril.

Camus me dit que le *Beau Rôle* paraîtra en un petit volume, seul, comme je le désirais. Tant de facilités m'effraye.

Samedi 15.

Réveillé par un coup de téléphone de Marie L. C'est curieux comme les femmes, même celles qui ont de la valeur, n'hésitent pas à vous harceler.

J'allais chercher chez Jouhandeau la nouvelle édition des *Chroniques*

maritales qu'il m'avait promise ; m'arrêtant devant la librairie où il achète ses livres, le voilà qui sort et m'appelle. Je l'accompagne chez lui, où il me fait essayer longuement les pieds avant de m'installer sur un fauteuil dans le vestibule. « *C'est par amour pour elle*, dit-il, *que je prends de telles précautions. Moi, j'aimerais assez le désordre et la poussière...* » J'attends ainsi, pendant qu'il va chercher le livre. Au passage, il prévient Élise que je suis en bas. Elle s'habille pour sortir.

*

Samedi 22 avril.

Jeudi, au Vieux-Colombier, le *Dom Juan* de Molière par la troupe de Vilar. Très beau. C. tenait le rôle d'un des jeunes valets du festin.

Le même soir, de minuit à deux heures, un bombardement énorme. Andrée, qui venait d'arriver, a tenu à ce que nous descendions chez le concierge ; mais les gémissements des femmes étaient plus insupportables que le bruit des bombes. Spectacle prodigieux des fusées descendant lentement au bout des parachutes et illuminant la nuit. C'est cette clarté, plus que les éclatements, qui m'a ému.

Hier, déjeuné avec Fieschi. J'ai toujours plaisir à le voir, malgré sa saleté. J'aime sa forme d'esprit, sa modestie. Très justes remarques sur les autobiographies, et sur le fait qu'il y a art, donc sincérité diminuée, dès qu'on écrit. En le quittant, je vais rue Vaneau pour emballer mes livres qu'une camionnette doit emporter en Sologne, puis monte au sixième où se fêtent les vingt et un ans de C.

Propositions de Pierre Herbart.

Je rencontre les Thomas, que je verrai demain, Hélène R., Ducreux et Vilar, avec lequel je fais route ensuite jusqu'à l'Opéra. Il aimerait, s'il montait du Racine, jouer un rôle de femme, comme autrefois à Rome et en Angleterre ; il voit là le point extrême de l'art.

On a passé chez C. des films du premier Charlot ; on était heureux de rire si franchement.

*

Aujourd'hui déjeuner chez Toesca, où étaient Tony Aubin, l'un des Flammarion et le vieux Valéry. J'admire à nouveau le magnifique art de parler de celui-ci.

Il trouve que le *Journal* de Gide donne de lui une image fautive ; que, d'ailleurs, Gide déforme aisément : ceci, à propos de la soirée à la Taverne du Panthéon où Jarry tirait au pistolet et où l'on jetait sur les consommateurs du bas des bouteilles vides de kummel — sans doute la soirée qui est décrite dans *Les Faux-Monnayeurs* et où apparaît Paul-Ambroise.

Il parle de son *Faust* comme d'une série de pièces s'enchevêtrant l'une dans l'autre et dont deux, de trois actes, seraient écrites déjà.

Mercredi 26, minuit.

Alertes de plus en plus fréquentes. À partir de dix heures, les quais du métro se peuplent de gens qui se réfugient là parce que la proximité d'une gare leur fait craindre pour leur maison. À chaque beau spectacle de la rue, on se demande si on pourra le revoir : si les éléments en subsisteront encore le matin suivant, ou si soi-même...

Pour la première fois, Pétain est venu à Paris aujourd'hui, pour assister à Notre-Dame à une cérémonie en mémoire des victimes des bombardements. Le dernier, disait Toesca ce matin, a fait mille victimes, quinze cents blessés, et détruit six cents maisons.

*

3 mai.

Déjeuné chez Yvonne de Coppet. Elle me parle du mariage de son frère, auquel s'opposait beaucoup Martin du Gard qui avait d'autres projets : il avait compté qu'un jour M. de C. viendrait vivre près de lui et que Christiane leur fermerait les yeux... Ce mariage lui faisait perdre à la fois sa fille et son meilleur ami. Je pensais (mais ne pouvais le dire à cette sœur) : c'est l'histoire du *Taciturne*.

Presque du même âge, Martin du Gard et Coppet se sont connus au régiment.

La vieille demoiselle me parle de façon très drôle des manies de R.M.G., incapable de voyager sans un train de bagages ; de son installation de travail, rue du Dragon (Cherche-Midi ?), dans une salle minuscule où le seul rayon de jour éclairait la feuille de papier, et où il se faisait souvent ses repas pour ne pas interrompre son travail ; de sa manie des produits pharmaceutiques, qu'il achète indistinctement sur la foi des publicités et qu'il absorbe au hasard, si bien qu'une santé de fer peut seule le préserver des pires ennuis ; de sa passion des cartes postales, dont les personnages lui servent à imaginer ceux de ses propres livres jusqu'à la quatrième génération. Athée, il est marié à une femme qui communique chaque jour, et il se plaint en riant de se heurter partout à Dieu dans sa maison. J'ai gardé le souvenir d'une femme rigide et froide qui doit l'embêter considérablement.

Samedi 6 mai.

Incapable de construire elle-même de très belles choses — ou qui fussent vraiment nouvelles —, du moins notre époque avait-elle le goût des

belles choses passées, et contribué, par quelques-uns de ses éléments de « progrès » (avion, photo, cinéma), à les rendre plus accessibles à chacun. Aujourd'hui...

À mon tour, hier, j'ai éprouvé en face de la beauté ce sentiment de désespoir dont parlait C. Elle disait que la vue de la beauté lui donnait envie de pleurer. On voudrait franchir d'un bond les distances et toucher — au moins toucher...

À la petite librairie Jean Loize, exposition Victor Segalen. J'avais lu son avant-propos aux lettres de Gauguin, mais ne savais rien d'autre de lui. Le catalogue me passionne comme un livre d'aventures. Il y avait là Daragnès et un médecin que je suppose être le D' Mondor.

*

Jeudi de l'Ascension [18 mai].

Hier, dans le petit pavillon de Marie L., plus charmant encore que son ancien appartement. Au second étage, une chambre ornée de percales anciennes s'appelle « *la chambre du poète* ». Par les fenêtres, on ne voit que façades de vieilles demeures ou branches d'acacias roses en fleurs.

Marcel Arland vient nous rejoindre, et nous allons ensemble à l'atelier de M. L., contigu à celui de Mayou Iserentant qui nous montre ses toiles. Fait la connaissance avec Michel de Smet, dont j'avais bien aimé les textes.

Un peu plus tard, rue du Bac, quelques pas avec C. J'avais reconnu devant moi son tailleur, puis ses cheveux... Elle était très jolie, hier, un peu brunie déjà. Je me demande toujours : Si nous devions passer notre vie côte à côte, aurions-nous quelque chose à nous dire ? Je l'avais revue dimanche au Palais-Royal, où elle était venue avec sa mère à la place de Pierre H. qui voulait me demander un service (que, finalement, je n'ai plus eu à lui rendre). Je sortais du Pavillon de Marsan, où ce rendez-vous venait de m'arracher au spectacle des marionnettes de Gaston Baty dont j'aurais tant voulu voir la fin. C'est plutôt du théâtre en miniature que du Guignol, mais certains moments donnent un plaisir ému comme rarement au théâtre. Rencontré O'Brady.

Mardi, à la NRF, cette autre marionnette, Léautaud, portait sous son chapeau un turban de toile vert olive, drapé à la manière des corsaires.

Dimanche.

Petit plaisir : lire une étude sur Apollinaire en fumant une cigarette donnée par Marie Laurencin.

La chasse au bonheur, qui n'est le plus souvent que la chasse au plaisir.

Que je suis bien, quand j'ai suffisamment dormi ! Il n'y a que le temps

employé au sommeil, à la rêverie, à lire, écrire ou faire l'amour qui ne semble pas perdu. Pour le reste, actuellement, c'est toute perte. On gâche les meilleures années de la vie à attendre que le temps passe, et il passe, il s'en charge ! — sans laisser d'autres traces qu'un peu plus de fatigue et un peu moins de croyance au bonheur.

Mardi 23 mai.

Dans un mot écrit avant son départ pour les Vosges, Th[omas] m'apprend le suicide de Merlen ; et cet après-midi, Renévillé me téléphone pour m'annoncer la mort de Daumal, voilà deux jours. Ce matin même j'écrivais à Daumal en lui disant que je pensais à lui et que j'irais le voir « *le jour où j'aurai fait la différence entre ce qui importe et ce qui importe moins* ». Peu après, dans la boutique d'Adrienne Monnier, je voyais un exemplaire de son *Contre-Ciel*. Je téléphone à Saillet pour lui dire de me le garder et lui annonce la mauvaise nouvelle. Je garde un souvenir ému de René Daumal, si calme, d'esprit si généreux — et qui, lui, avait si bien su faire la différence.

Journée des rencontres : ce matin, la Petite Dame, qui m'annonce le départ de tous (elle rejoint Madame Mayrisch en Savoie, C. va dans l'Isère et Élisabeth accompagne Pierre Herbart) ; puis Jean Grenier, près du Luxembourg et de nouveau chez Adrienne Monnier ; celle-ci, d'abord chez elle puis sur les quais, où j'admire mieux, à la lumière du jour, son teint rose et heureux, ses cheveux d'argent sous le feutre gris, tout son air de grasse abbesse dans les beaux vêtements épais de flanelle grise.

Jeudi 25.

Pour la première fois, je crois, aujourd'hui, j'ai senti ce qu'est la jalousie. Et il n'y avait pas vraiment lieu.

Déjeuner avec C., et y prendre plaisir, quelques heures après avoir vu P. — est-ce de la duplicité ? Ah, même marié, que j'aurais de peine à être absolument fidèle !

Quelques moments chez Larousse avec Jacques Moreau. Je venais choisir des classiques pour Pierre. Ensuite chez la Petite Dame, où je fais connaissance avec Berne-Joffroy, dont Th. et Colette m'avaient assuré qu'il me ressemblait beaucoup (et moi je ne trouve guère ; ou alors, disons qu'il a uniquement mon « *côté gauche* »). Je déjeune là-haut avec les trois femmes. Puis une heure chez Jean Fougère. En quittant *Comœdia*, je tombe sur Ballard qui venait me voir — Audisio m'avait prévenu — pour dissiper des malentendus possibles quant aux *Cahiers*. Il m'annonce rapidement son divorce, et j'ai la maladresse de ne paraître ni surpris, ni

consterné ; j'essayerai de réparer ça demain.

*

8 juin.

Voilà deux jours, par grand vent, rencontré sur le pont du Carrousel Follain qui m'entraîne pour me proposer en grand mystère ceci : de faire partie du jury d'un nouveau prix. Dès l'abord, cette idée me fait rire : moi, faire le juge... Mais le prix s'appellera « *Prix du Voyage* », et voilà qui me décide d'un coup. Et puis, ce prix, sera-t-il jamais donné ? Où serons-nous en automne ? Les chars allemands roulent dans les Champs-Élysées et une torpeur endort Paris. Entendrons-nous un jour le grondement de la bataille ?

*

Dimanche [18] juin.

Je déjeune le lendemain avec Élisabeth Herbart. Nous parlons de Ghéon, qui est mort la veille. Sa conversion, dont il a fait un récit détaillé chez la Petite Dame, a été une surprise pour tous ses amis. Avant, pas d'être plus emporté, plus exalté, plus amoureux de la vie (je me souviens de cette lettre que j'avais lue chez Gide) ; après, il n'a plus vécu que les mains jointes. Ses rapports avec Gide, qui avaient été si étroits, ont complètement cessé.

Je vois ensuite Saillet chez Adrienne Monnier, où j'achète *Le Contre-Ciel* de Daumal et le choix des œuvres de Théophile fait par Gourmont. Puis j'emmène Marius Grout au théâtre pour enfants installé aux Tuileries.

Vendredi, chez Marie Laurencin. Je l'accompagne à son atelier, où vient nous rejoindre Michel de Smet. Pendant qu'elle travaille, je lis à haute voix des poèmes de *Travaux d'aveugle*. J'ai reçu la veille le nouveau recueil de vers de Thomas où je lis des choses qui m'enchantent, toutes parcourues d'un humour secret et tendre. J'y retrouve, un peu transformé (*L'Enfant nu*) le poème qu'il m'avait envoyé de Trégastel, suivi deux jours plus tard d'une carte rectificative. Je m'amuse à faire passer, dans le prochain numéro, son article sur Michaux près de mon article sur Stendhal.

*

Hier soir, au Théâtre de la Cité, *La Vie est un songe*. Je ne vois que les deux premiers actes, peu soucieux de remonter à pied vers l'Étoile par cette soirée froide et venteuse. Étonnante création de Dullin, qui se courbe de plus en plus ; mais de longs fragments du texte me semblent ennuyeux et très platement subtils. Avant le spectacle, parlé un moment avec Vilar, toujours gêné par le manque de moyens. Il pense revenir au Théâtre de Poche, continue à préparer le *Caligula* de Camus.

Nuit du 21.

Première nuit d'été. Il n'y paraît guère. Je me souviens de la merveilleuse nuit de Cabris après la journée de tempête. Impossible de m'endormir, mille pensées se suivent dans ma tête. Il est deux heures du matin.

Jeudi 22.

Le plaisir de faire ce qu'on avait décidé ; je ne lui connais d'égal que celui donné par la liberté de ne pas le faire. Hier soir, pendant l'insomnie, je combinais de réunir plusieurs amis samedi, pour la Saint-Jean. Ce matin, je les appelle successivement au téléphone — Jouhandeau, Marie L., Élisabeth Herbart, Grenier — et tous sont aussitôt d'accord.

*

Dimanche 25 juin.

Hier, les Grenier, Élisabeth H., Jeannette [*Lambert-Marchot*] et les deux Jouhandeau. Élise arrive la dernière, avec quelque deux heures de retard, ce qui laisse à Jouhandeau le temps d'être étincelant. Jamais encore je ne l'avais entendu raconter aussi bien. Les histoires de Max Jacob lancé dans Guéret et de Supervielle garant ses fils sont magnifiques.

Ensuite, avec Jeannette et Élisabeth H. aux Mathurins pour la pièce de Camus, *Le Malentendu*, qui me déçoit beaucoup. Il n'y avait que la matière d'une nouvelle, de sorte qu'on a le sentiment d'un interminable bavardage. Seul le dernier acte a de réelles beautés. J'attendais tellement mieux de Camus après son *Étranger*.

Avant le spectacle, précédé par deux alertes, Gallimard m'annonce officiellement la destruction de mon livre ; il m'assure aussitôt qu'on va le recomposer.

*

Lundi 26.

Rencontré Camus ce matin. Je n'ai rien su lui dire. Il prétend que les gens ne veulent pas comprendre ; mais, sans me porter aux excès de Purnal, j'estime que *Le Malentendu* ne fait pas une bonne pièce. Et qu'il est mal servi par les acteurs !

Ce matin, au téléphone, Jouhandeau me demande : « *Est-ce que, samedi, ma femme n'a pas semblé trop hirsute ?* » Je le rassure en disant qu'au contraire elle m'a paru intimidée. Il se préoccupe aussi beaucoup de l'effet qu'il a produit sur Élisabeth H., craint de l'avoir gênée par certaines questions, et aussi d'avoir parlé trop librement de Max Jacob, sur lequel ses idées se précisaient à mesure qu'il parlait.

*

Dimanche 2 juillet.

Au lieu d'aller au théâtre hier soir avec Jeannette, les spectacles étant supprimés pour les funérailles de Philippe Henriot, je passe la soirée avec les Jouhandeau.

*

Mardi 4 juillet.

Marie L. me téléphone pour m'inviter à dîner ce soir avec les Fernandez. Mais mon collier m'attache dans les parages de la Bourse. Elle dit : « *Quand je pense que l'an dernier vous étiez rue Vaneau et que nous aurions pu nous voir à tout moment...* » Mais il n'y a pas seulement l'éloignement, aujourd'hui, mais cette servitude de chaque soir qui me pèse, quelle que soit la désinvolture avec laquelle je m'y soumetts.

*

Jeudi 6 juillet.

Lettre d'Émilienne M. Je sens pour elle une grande tendresse. Elle est une des trois femmes pour qui, sans les désirer, j'ai eu un peu plus que de la simple amitié ; des trois, d'ailleurs, la plus proche, et sans que j'aie jamais résisté. N'aurais-je connu qu'elle à Marseille, mon passage là-bas aurait été délicieusement couronné.

Première vraie journée de soleil. Je reviens cuit de la piscine. Ces jours derniers, dans le désespoir où me mettait le mauvais temps qui rendait encore plus sensible notre esclavage, j'avais commencé à écrire la « *Lettre à Alain Gerbault* » que je projetais dès le temps du lycée, et qui devient ce que j'ai si longtemps rêvé comme « *Le Temps des sandales* ». Je la vois terminant le recueil d'*Adieu, vive clarté*, et faisant pendant aux petits textes d'ouverture : n'est-ce pas, en même temps qu'un cri d'espérance, un cri de regret sur les « *étés trop courts* » ?

Reçu le contrat du *Beau Rôle*. Il ne me déplairait pas que le *Traité* et la *Fugue* paraissent en même temps, la dernière illustrant les théories du premier.

Dimanche 9 juillet.

*

Après le déjeuner, je vois Marcel J. quelques instants. Il est très inquiet pour son beau-frère que la milice a arrêté à Guéret (Marie L. me l'avait déjà annoncé). Guéret a été successivement aux mains du maquis, des Allemands et de la milice.

J. m'attendait dans le jardin, assis sur une marche. Élise est dans ses nettoyages dominicaux, et n'aime pas qu'on la surprenne au cœur de son

désordre. Il est plus de deux heures et J. n'a pas encore déjeuné.

Il est satisfait des extraits publiés dans le journal. J'assiste à des scènes de la « *ménagerie domestique* » : le lapin qui fait peur aux poules et les poulets qui font peur au chat. Doudou aime particulièrement les branches du saule, mais J. essaye en vain de l'y faire grimper. Il a dû confier ce chat à l'une des locataires, renonçant lui-même à le nourrir et se privant ainsi de lui chaque soir.

Les bruits du cirque, à la porte Maillot, couvrent notre conversation. Mais J. est si bien habitué à son cirque ménager qu'il n'entend pas les cuivres et les glapissements de la parade.

*

Mardi 11.

Je déjeune, dans un petit café de la rue Oudinot, avec Marie L. et Michel de Smet, qui m'accompagne ensuite à travers le vieux, sympathique quartier. Nous tombons d'accord qu'il ne peut y avoir de morale, d'éthique, qu'individuelle, et qu'il ne faut pas se soucier de l'imposer aux autres, ni même de la donner en exemple ; cela, à propos de Gide, que Smet admire plus comme artiste que comme moraliste. Il pense aussi que l'œuvre la plus belle est celle où l'auteur s'est le mieux effacé. Je lui dis : « *Je pense que vous estimez surtout les écrivains qui ne disent pas Je ; et moi, ce sont surtout ceux-là qui m'intéressent, parce que je suis moins curieux de l'auteur que de l'homme.* »

*

Dimanche 16 juillet.

Il y a une sorte d'allégresse dans l'extrême fatigue qui suit l'amour : peut-être la joie de l'âme enfin dégagée de la « *délectation morose* » et libre de s'élaner vers les seuls pays qui soient vraiment son royaume. Il y a aussi, comme je l'ai dit ailleurs, l'allégresse provisoire, et sans doute plus efficace, de la chasteté.

Être aimé : les charges que cela impose sans qu'on les ait choisies. Aimer laisse plus libre (on dirait aussi bien le contraire). En tout cas, si tu cherches avant tout ta liberté, évite strictement les contacts humains. Un conseil à ne pas suivre.

*

Dimanche 23.

Hier, ici, avec C., de retour pour quelques jours, Michel de Smet, M.-C. H. et Laurence, Kirschner. Après le goûter, nous allons au cirque de la porte Maillot, C., Smet et moi. Un admirable numéro de trapézistes. Puis

nous passons une heure au cirque voisin, chez les Jouhandeau, où Élise, malgré ses diatribes contre les juifs, se montre extrêmement douce et souriante. Elle parle avec respect et émotion des visites que Gide leur a faites.

Il y avait là le vieux docteur avec lequel j'ai déjeuné un jour, et qui interroge longuement C. sur les opérations des maquisards en Corrèze, d'où elle arrive et où elle repart.

À peine étions-nous arrivés, J. nous entraîne pour nous montrer l'oie qui enrichit la ménagerie. Puis il nous conte minutieusement l'histoire de ses oiseaux.

« *Quand j'ai fini mon travail et que je suis assise près de mes bêtes, l'oie sur mes genoux, dit Élise, je me sens parfaitement heureuse. Je me dis : demain peut-être sera le communisme. Mais que peut-il m'arriver ? Je ne peux pas travailler plus que je ne fais déjà. Ma maison appartient à l'État ? Qu'est-ce que cela peut bien me faire ?* »

C. et M. de S. reviennent quelques instants ici et nous bavardons tranquillement avant qu'ils repartent sur le vélo de Smet. Je prête un pull à C. La nuit est très belle. Avant de dormir, je commence *Le Visionnaire* de Green, dont Smet m'a recommandé la lecture.

*

Coup de force manqué en Allemagne. Déjà, ici, la Wehrmacht s'était emparé de la police ; trop vite.

C. m'apprend que Viénot est mort. Je pense à Andrée Viénot, qui tenait tant à lui et s'était chargée pour lui de ces deux enfants qui l'ont retenue en France, l'empêchant de le rejoindre là-bas, où il est mort de surmenage. Je garde de lui un souvenir très amical ; pendant les quelques jours où nous étions ensemble à Cabris, nous nous entendions parfaitement. Nous nous sommes quittés à Cannes, devant le petit port. Je filais alors vers Nice.

*

Mardi 1^{er} août.

Jean Grenier m'entraîne chez Grasset, où il veut me faire connaître Fraigneau. Celui-ci et Boudot-Lamotte, que nous rencontrons, font voir terriblement qu'ils « *en* » sont, et tout l'esprit, toute l'intelligence de Fraigneau ne parviennent pas à chasser l'agacement et la sorte d'horreur physique que me donnent ses gestes et toute son allure. Boudot-Lamotte est simplement gentil et d'une politesse un peu trop grande.

2 août.

Déjeuné dans le petit café de la rue Oudinot avec Élisabeth H. Elle me parle de Pontigny et de la naissance de C. qui, le premier jour, avait avec

son père une ressemblance caricaturale ; au point que la Petite Dame a dit : « *Si j'avais encore eu des doutes, ils seraient dissipés !* » C'était à Annecy, où Gide est arrivé peu après ; très curieux, très ému, très intéressé. Élisabeth me dit qu'ils se ressemblent en beaucoup de points, ce qui ajoute à leur difficulté de se rapprocher. Même façon de prendre les problèmes par un biais inattendu, ce qui amène à des résultats burlesques.

Après le déjeuner, nous allons quelques instants chez Marie Laurencin, que nous accompagnons jusqu'à son atelier.

3 août, 23 heures.

Hier, au déjeuner, É. H. m'avait parlé longuement de Ramon Fernandez, de son charme, de son entrain, de ses succès de danseur et de causeur à Pontigny — et, à l'instant, la radio annonce qu'il est mort hier soir. J'avais dû dîner avec lui voilà quelques semaines, invité par Marie Laurencin, mais n'étais pas libre. Je regrette aujourd'hui de ne l'avoir pas rencontré.

*

Jeudi 10 août.

Hier matin, comme je passais devant le jardin des Jouhandeau, ils me font signe ; je les rejoins et les trouve consternés par l'avance rapide des Anglo-Américains. Elle voudrait qu'il parte, je l'en dissuade, et cela ne lui convient d'ailleurs pas. Élise dit : « *Vous n'imaginez pas, s'il ne m'avait plus, je crois qu'il mourrait...* »

Jeudi 17 août.

La vie, en ce moment, est difficile, épuisante ; il n'y a plus de métro, plus d'électricité, et le gaz va être coupé. Mais elle me semble magnifique. Je ne vis d'ailleurs pas très raisonnablement.

On se bat à Chartres, à Dreux, à Orléans. Ce soir, on annonce quelques pointes américaines vers Versailles. Spectacle étonnant de Paris, où les camions et les chars fuient à toute allure. Au bord des trottoirs, les gens attendent.

*

Samedi 19.

Pour la première nuit que je passe à l'O.F.I., je traduis des dépêches anglaises.

Paris à sept heures du matin.

Les détonations continuelles. Canon ou poudreries qui explosent ? Ils sont à Versailles.

Orléans est pris depuis hier matin.

Vers six heures, visite aux Jouhandeau qui ont passé une nuit assez

effrayante (des fusillades dans le Bois). Les boulevards sont déserts. Les soldats qui passent dans les camions ont leurs armes prêtes à tirer. Marie Laurencin me dit que l'Institut allemand a été pris par les F.F.I.

Nuit du 19, 3 h et demie. Réveillé par une pluie énorme que coupent de tous côtés des lueurs et des grondements : le canon ou le tonnerre ? Dès maintenant, Paris doit être encerclé. Dans la soirée, on voyait sur les nuages les reflets des incendies.

Lundi 21.

Passé la nuit à l'O.F.I. devenu A[gence] F[rance] P[resse] après une rapide révolution de palais. On nous y nourrit de sandwiches au foie gras et de bourgogne. Premiers drapeaux, hier, sur les boulevards (et le nègre qui file à toute allure sur son vélo, tenant dans chaque main un drapeau anglais et un drapeau américain, j'apprends plus tard qu'il a été blessé).

L'armistice conclu entre les F.F.I et les Allemands ne semble pas tenir. De tous côtés, on entend crépiter les mitraillettes, et les drapeaux disparaissent. Je vais faire ma toilette chez les Ferial qui me racontent les événements de samedi à la Préfecture. Je passe ensuite à *Comœdia* ; on s'est battu la veille aux alentours et place St-Thomas d'Aquin. Je rentre vers huit heures par des rues désertes. Au coin de l'avenue Niel, une voiture achève de brûler. L'annexe de l'hôpital Beaujon, rue du faubourg St-Honoré, est occupée par la résistance. De jeunes têtes paraissent aux fenêtres, au-dessus des sacs de sable.

Mercredi 23.

Attente très inquiétante. Les alliés n'avancent pas, et dans Paris les munitions s'épuisent. Elisabeth H. me téléphone que les Allemands, rassemblés aux Invalides, se préparent à attaquer le Ministère de l'Éducation nationale ; et G., qui remonte de la rue, annonce que le Grand Palais est en flammes. Vont-ils chercher à reprendre aussi l'agence ? Nous sommes mal équipés pour résister.

*

Jeudi 24.

Quand je suis passé hier vers 13 h 30 près du Grand Palais, la fumée s'échappait des toitures ; mais nous n'avons pas eu la chance qu'il disparaisse. À cette même heure, on se battait encore dans les sous-sols. J'allais continuer vers la Concorde, on m'a arrêté en me disant que les Allemands étaient cachés dans les buissons.

L'après-midi, des chars opèrent contre la Mairie du 2^{ème} arrondissement, tout près de l'agence. On nous indique une sortie de secours pour le cas où

l'immeuble serait incendié.

Samedi 26.

Je renonce à noter les émotions de ces deux derniers jours. J'étais à l'agence, jeudi soir, quand nous avons appris l'arrivée des premiers chars français à l'Hôtel de Ville ; les cloches ont sonné, les cris éclaté. Hier, dès le matin, Paris était magnifique, et les Parisiens d'une inconscience exaltée, circulant partout malgré les coups de feu tirés par des Allemands ou des miliciens isolés. Scènes de guerre civile. Au Théâtre Français, où je vais le matin, on s'abrite derrière la statue de Musset.

J'assiste vers 14 h à la prise de la Kommandantur, place de l'Opéra ; à la reddition des soldats. Mais le Sénat, la Chambre résistent encore ; les deux palais de la Concorde commencent à brûler ; à l'Étoile, G. assiste à une lutte violente ; un obus vient faire éclater le socle de la *Marseillaise*. Vers 18 h, le commandant allemand se rend. Vers la même heure, de Gaulle arrive au Ministère de la Guerre.

Spectacle des boulevards, de la Concorde (à décrire plus tard). Le fronton de la Chambre a été touché, et la façade de la Marine.

Remontée périlleuse des Champs-Élysées, où l'on tire encore des toits, en compagnie d'un jeune type qui se trouvait à l'Opéra au moment de l'attaque. Nous devons nous abriter de temps à autre. À l'Étoile campent les blindés. Un jeune soldat qui guette près de sa mitrailleuse braquée sur l'avenue m'offre du vin rouge. Émotion très vive devant l'immense drapeau qui descend de l'Arc de Triomphe.

Dimanche 27.

À peine le défilé (quelques chars et voitures de F.F.I. que précédaient de Gaulle et son état-major) avaient-ils quitté la place de la Concorde, la fusillade éclate de tous côtés sur la foule, partant d'abord des arbres des Tuileries puis de la rue Royale et du Ministère de la Marine. J'étais au pied de ce dernier, tassé parmi la foule accroupie, avec un sentiment insupportable d'impuissance et d'attente. Je craignais surtout des lancements de grenades du haut des toits ; je ne sais pas ce qu'était cette matière enflammée qui est tombée sur la foule. Aspect hideux des gens courbés sous la peur. Les mitrailleuses des chars qui tirent sur le Ministère détachent des fragments de pierre et des gravats qui nous aveuglent. J'arrive, un peu plus tard, à me glisser parmi les barbelés et les vélos abandonnés, sous une arche du palais. La place, la rue Royale sont jonchées de souliers de femme abandonnés dans la fuite.

On a tiré au même moment à l'Étoile, au Rond-Point, rue de Rivoli, à

l'Hôtel de Ville et à Notre-Dame, à l'intérieur même de la cathédrale (je joins quelques papiers) ; également sur tout mon parcours jusqu'à la Bourse, où l'un de ces gens venait d'être arrêté quand je suis arrivé. Un autre a été pris et pendu sur-le-champ à la Concorde. M.-C. me dit qu'à Rome ces tirs des toits ont duré tout un mois. J'avais, je l'avoue, une certaine admiration pour ces types isolés qui continuent à tenir le coup, au moins tant qu'ils faisaient encore la guerre en tirant sur leurs adversaires ; mais la façon odieuse dont ils ont, hier, mitraillé la foule est sans aucune excuse.

Le soir, très gros bombardement d'entrepôts. Je parle avec un artilleur cantonné près de l'Étoile. Il me décrit la désolation des villages de Normandie. « *Quand nous arrivions, les gens avaient plutôt envie de pleurer que de nous sauter au cou.* » Les Allemands décrochaient en laissant des points d'appui : des chars enterrés, dont seule dépassait la tourelle.

Herbart est rentré, j'espère le voir demain.

*

6 septembre.

Le hasard, hier, me fait rencontrer successivement Camus et Groethuysen ; ils me parlent de la réunion d'écrivains qui a eu lieu la veille et où s'est formé une sorte de comité de salut public. Duhamel s'est montré, selon Camus, si violent contre la NRF que Schlumberger a dû en prendre la défense. J'ai plus de détails, le soir, par Schlumberger chez qui je dîne et qui est revenu de Normandie en simca. Nous craignons l'un et l'autre que cette épuration jacobine frappe indistinctement, mais plus encore que renaisse l'histoire des écrivains anciens combattants, où le fait d'avoir fait la guerre dispensait du moindre talent.

Je parle à Schlumberger de ce que m'a demandé Herbart pour la page littéraire de *Combat* ; j'en avais parlé déjà rapidement avec Camus. Je pense donner les poèmes que j'avais reçus pour la mort de Max Jacob ; et précisément Marie Laurencin me téléphone ce matin pour me demander de faire publier quelques-unes des dernières lettres de Max J., pour protester contre les attaques dont André Salmon fait l'objet aujourd'hui.

Je trouve ici un mot de Jouhandeau me demandant de le joindre d'urgence. Il fait évidemment partie de la première fournée de proscrits, avec tous ceux qui ont fait le voyage en Allemagne. Giono, Montherlant sont dans la seconde. Je vais voir tout à l'heure Jouhandeau, mais je pense que Paulhan l'aura tenu au courant.

Passé, hier également, à la NRF, où je voulais voir Brice Parain, et à *Comœdia*. Il s'avère bien que le journal ne reparaitra pas, Delange ne te-

nant guère à se soumettre à une enquête. Il aurait d'ailleurs suffisamment de titres à se défendre ; mais sa nonchalance l'emporte toujours.

Vu Jouhandeau qui me parle des menaces de plus en plus précises qu'Élise recevait chaque jour au téléphone. Après l'avoir quitté, je monte un instant chez Toesca, où nous remuons divers projets. Cet après-midi chez Jean-Aubry, qui me demande quelques chose pour un numéro de *Poésie* 44 consacré aux traductions.

*

8 septembre.

Hier, vu un peu Audisio ; puis je rejoins Toesca chez des gens où l'on jette des bases pour la revue (je ne sais pas encore ce que je viens faire là-dedans), où, surtout, on boit un très bon champagne. Je fais route jusqu'à *Comœdia* avec le directeur de « *La Nouvelle Édition* » qui, faute de pouvoir m'offrir déjà un exemplaire du *Romancero gitan*, me donne un volume de ses propres poèmes...

Je vais ensuite rue Vaneau, où Pierre Herbart, qui doit rentrer le soir de Bretagne, m'a donné rendez-vous pour le dîner ; je partirai d'ailleurs avant son retour. Je rencontre C. dans l'escalier. Elle vient d'avoir des nouvelles directes de son père, toujours à Alger, et non à Rome comme on l'annonçait. Schlumberger m'avait rapporté la double nouvelle, colportée par Gabriel Marcel, selon qui Gide s'était converti et allait épouser la mère de sa fille... C. raconte ses journées d'émeute. Place de la Concorde, nous ignorions être si près l'un de l'autre.

Je trouve chez Élisabeth Groeth et Alix ; d'où une interminable discussion sur la responsabilité des écrivains « *collaborateurs* » et sur le fait de savoir s'ils doivent être jugés comme citoyens ou comme écrivains. Jouhandeau est le seul dont je déplore la présence dans cette équipe. Alix voudrait que je lui recommande de disparaître quelque temps, pendant qu'Élise garderait la maison. Mais c'est elle surtout qui est visée.

*

Jeudi 14.

De cette journée du 13, remplie de petits embêtements, je saurai plus tard si ma plus grosse sottise n'a pas été mon adhésion au projet de revue que m'expose Toesca, et la participation que j'apporte. J'avais été séduit par le titre de *Flore* auquel, par un hasard surprenant, j'avais pensé moi-même le matin à cause du livre de Jouhandeau édité « *par le don de Flor* ». Toesca me propose de verser cinq mille francs et, par un de ces mouvements de vanité ou de confiance qu'on appelle à Souvigny mes « *gestes de grand seigneur* », j'en offre dix.

Le soir, allant dîner avec B. (Bertelé ?), je rencontre Delange qui me recommande prudence et patience. Il se dit plein de projets et croit pouvoir continuer *Comœdia* sous un autre titre. Ce matin, Follain me parle d'un hebdomadaire à naître et hier, chez Marie Laurencin, j'entends parler d'un autre encore. C'est la course au papier. Devant cette frénésie, j'ai plus que jamais le désir de disparaître un peu en Sologne, mais en ai de moins en moins la possibilité : interdiction d'aller au sud de la Loire.

B. est de mon avis sur l'inutilité des mesures décrétées contre les écrivains « félons ». Quant à Marie L., elle dit carrément son avis au téléphone, en particulier en ce qui touche Jouhandeau. Elle me met en garde contre l'extrême habileté de T. (Toesca ?) qui a essayé de récupérer son appartement ; mais je pense que cette habileté est nécessaire dans l'entreprise où nous nous lançons.

Je passe deux heures, après déjeuner, avec Jouhandeau qui me raconte longuement les péripéties de leur court exode, et des choses plus secrètes. Puis Élise arrive (j'avais renoncé à la rejoindre à la cave, où elle régnait dans l'obscurité la plus complète) ; sale, échevelée, amère, mais dans son élément : les chambardements domestiques. Elle me fait visiter toutes les chambres qu'elle loue, meublées presque toutes avec un somptueux mauvais goût, sauf celle du bas. J'admire avec peu de chaleur et renonce à devenir jamais son locataire.

J'accompagne Jouhandeau chez sa marchande de journaux, dans le métro, qui est une de ses payses.

Je fais le point. À supposer que tous les projets se réalisent, et que j'accepte partout, je devrais m'occuper de : *Flore / Combat / le nouveau Comœdia / la revue de Follain / la revue de Défense de la France* pour laquelle me téléphone la jeune personne à qui Marie L[*aurencin*] a donné mon nom.

Il y a une ruée vers les publications, et notamment de gens qui n'ont rien à voir avec les lettres, qui n'a d'équivalent que la ruée des poètes les plus réfractaires vers le grand jour des places, de la publicité et du gouvernement. Éluard déjeune avec de Gaulle, Cassou est nommé préfet. Et sans doute on comprend que ces gens, après des années de secret et de méfiance, aient besoin de se voir respirer au premier rang de la tribune, mais combien plus belle l'attitude du poète qui s'obstine à tout refuser ! Je disais à Jouhandeau, qui venait de dire : « *J'aime mieux être jugé que juge* » : « *Il ne faut jamais être triomphant.* »

*

Dimanche 1^{er} octobre, Souvigny.

J'ai lu, ces jours-ci, les « livres noirs » de Marcel Jouhandeau : *Opales*, *Le Jardin de Cordoue*, *L'Amateur d'imprudences*, *Astaroth*. Double pouvoir de J., si minutieux dans l'observation et d'imagination si débordante. Sa langue est tantôt voisine de Lautréamont, tantôt de Cocteau et de Crevel. La précision dans le trait grotesque. L'outrance du détail, mais d'un dessin aigu. C'est Dubout qu'il lui faudrait comme illustrateur, mais parfois aussi Breughel.

*

Paris, jeudi 5 octobre.

Je passe un moment chez les Herbart, où je trouve C., pas très belle aujourd'hui. Le rhume ? Pierre H. me parle un peu de la situation de *Comœdia*. Aucun courage pour noter ces choses ridicules et qui m'ennuient (il y aurait eu une certaine date après laquelle il devenait infamant de publier un article dans le journal). Herbart pense, après en avoir parlé avec Camus, qu'il vaudrait mieux pour moi rester en retrait quelque temps. J'assiste de loin aux petites et grandes histoires de ces messieurs, où certains épisodes surprenants ou comiques ; ainsi, l'habileté de... et puis zut !

En quittant les Herbart, chez Marie L. qui m'entraîne chez Mayou Iserentant, où je retrouve avec plaisir Michel de Smet. J'aimerais bien me réinstaller dans ce quartier, fût-ce dans un hôtel, puisque l'arrivée des Coppet, ce soir, m'oblige à précipiter mon départ d'ici. Est-ce que je déteste ces changements incessants ? Oui, par temps de pluie. Hier matin, maman disait : « *Toujours partir, c'est la vie* », et je pensais, mais sans dire : « *C'est ma vie* ».

*

Jeudi 12.

Je revenais hier d'une réunion de la revue, j'ai trouvé ici Copeau, que j'étais bien heureux de revoir. Bonne conversation avec lui et les Coppet. J'admire sa belle tête au front régulièrement strié de rainures qu'il plisse ou déplisse. Je l'accompagne pour le guider un peu dans la nuit, et nous bavardons si allègrement au long des Champs-Élysées que je le quitte seulement rue de La Boétie. Il prépare une histoire du théâtre, un *Saint François* et veut écrire ses mémoires, en y intercalant des fragments de son journal.

Il me parle de Martin du Gard, dont il a reçu une longue lettre désenchantée, comme de quelqu'un qui n'est pas satisfait de son œuvre. De même Valéry, que Toesca a vu la veille, est rempli de doutes et d'inquiétudes ; ses écrits de la vingtième année lui semblent si médiocres qu'il se demande si, vivant jusqu'à cent cinquante ans, son œuvre actuelle ne lui paraîtrait pas tout aussi insuffisante. Et cela est absolument dans la ligne

de Valéry, qui pense n'avoir jamais produit que des esquisses et des essais, et jette dans sa seule grande œuvre — ce *Faust* auquel il travaille désormais — toutes ses richesses accumulées.

Gide au contraire, ou Claudel, ont fait leur œuvre, se considèrent désormais en sursis, en récréation — et amusent leurs loisirs.

Vendredi 13 octobre.

Je viens de passer quelques moments charmants avec les Coppet, avec qui j'avais dîné. Nous parlons beaucoup de tous ceux que nous connaissons, Gide, Catherine, Pierre et Élisabeth H., Andrée Viénot, Schlumberger ; et de Madame Gide, dont ils pensent qu'elle a beaucoup souffert ; enfin, de Roger Martin du Gard, dont Marcel de Coppet vante l'aptitude à parler à tous. À ce moment, Herbart me téléphone au sujet d'une revue dont il pense que je pourrais m'occuper ; mais il y a déjà *Flore*...

Avant le dîner, Coppet me parlait d'une question qui l'intéresse vivement, et dont il pense que je pourrais m'occuper (je lui avais dit mon vieux désir d'aller en Afrique). C'est celle de l'enseignement par le disque et le film dans les colonies. Jamais je n'ai eu si grand désir de quitter la France toute abîmée, autant que par ses ruines, par les haines et les vengeances.

Dans l'après-midi, vu Jean Grenier ; avec lui à la NRF, où Gallimard me promet de faire recomposer la *Fugue* au plus vite. Grenier aussi me parle de l'interdiction de publier dans *Comœdia* à partir d'une certaine date ; date qu'il ignorait tout comme moi, mais que ne devait pas ignorer Arland, qui a tant résisté à donner tout article, et dont la trop grande habileté n'est pas très bien vue aujourd'hui.

Hier matin, je vais voir Marcel J., dont Marie L. venait de m'annoncer le retour. Il me raconte son voyage dans l'Allier, qui lui aura fait le plus grand bien ; puis, me montrant son travail actuel, sorte de méditations sur des souvenirs, il me parle avec beaucoup d'abandon de ses rapports avec ses parents ; du soulagement qu'a éprouvé sa mère quand il a été licencié : ce qui les justifiait tous deux aux yeux du père, assez hostile aux études de Jouhandeau. Tout ce qu'alors a éprouvé sa mère, il l'a senti dans un baiser. Car, tout comme moi, s'il passait ses examens, c'était pour elle.

Dimanche 15 octobre.

Au Vaneau, Herbart me fait rencontrer un prêtre en uniforme de capitaine d'aviation (ou de marine ?) [*Jean Lagrave*] qui veut lancer une revue pour laquelle il me propose de m'aider. La revue [*Échanges*], qui contiendrait, avec quelques textes littéraires, des études sur les questions sociales dans le monde et serait en grande partie consacrée aux sciences politiques,

paraîtrait en français, en anglais et en allemand. La nuance catholique — ou même chrétienne — ne transparaîtrait en rien ; tout au plus publierait-on de temps à autre des articles retraçant certaines initiatives intéressantes de l'Église. Et cette liberté m'incite beaucoup à accepter le poste qu'on me propose.

Que fait C. ? Que signifie cette cohabitation avec L[ods] ? Celui-ci est marié, a un enfant. Élisabeth veut-elle laisser à sa fille la liberté dont elle a joui elle-même, plus libérale en cela que Gide, qui voulait tout faire lire à Christiane R.M.G., mais surveille les lectures et les fréquentations de sa fille ? Je sens de plus en plus l'impossibilité de parler à C. si elle n'est pas libre, mais avec la certitude aussi que je lui parlerai un jour.

*

Paris. Vendredi 10 novembre.

Retour hier, après avoir passé une nuit à Lamotte[-Beuvron], chez Tatin. Je ne m'étais pas trouvé (seul) dans une chambre d'hôtel depuis Porquerolles. Cela me plaisait. J'avais l'impression d'être un fermier des Highlands venu à la ville pour la soirée. Mais les plaisirs de ce pays sont limités à... rien. Je lisais la fin du *Red Pony* [de Steinbeck], dont Élisabeth H. publie aujourd'hui la traduction dans un hebdomadaire.

*

J'étais passé avant cela à la NRF. Festy me dit que la *Fugue* doit paraître dans « *Une œuvre, un portrait* ». En sortant, je rencontre Groeth, toujours débordant de bonté souriante ; il est enchanté d'avoir à corriger, avec Élisabeth, la traduction de la nouvelle que j'ai demandée à celle-ci pour *Flore*.

Samedi 11 novembre.

J'arrive à point à l'Étoile pour « *entendre* » la minute de silence. Mais quelle mauvaise tenue générale ! Et je ne croyais pas tant souffrir en voyant défiler si mal certaines troupes. Ah (dit le vieillard), on ne reverra plus les parfaits maniements d'armes de Saint-Cyr !

Airs d'accordéon, boulevard de Clichy. Et certains me croient le cœur dur !

Lundi 13 novembre.

*

Chez la Petite Dame, où je goûte en compagnie d'Herbart et d'Andrée Viénot. Celle-ci, qui représente le parti socialiste à l'Assemblée consultative, est plus lancée que jamais dans une activité politique dont elle feint seulement d'être effrayée : c'est là son climat, sa raison de vivre.

Pleine d'intransigeance et d'honnêteté. On s'étonne toujours qu'une femme aussi frêle, aussi fragile que Madame Mayrisch ait pour fille cette femme solide, ardente et dure (son accent). Il aurait fallu connaître son père pour comprendre. Mais je crois qu'une grande sensibilité se cache en elle, dans la mesure où elle est compatible avec le besoin forcené de la justice. Je la retrouve avec autant de plaisir que d'émotion.

Elle partie, et Herbart, je reste auprès de la Petite Dame devant le petit feu de la petite cheminée de la petite chambre. Elle me lit le portrait qu'elle a fait de Léopold Chauveau et, chose bien plus précieuse, celui qu'elle a fait d'elle-même. J'écoute avec une constante jubilation intérieure ce texte extraordinaire, qu'on sent porté d'un bout à l'autre par un bonheur d'écrire des plus rares. Rien qu'on souhaite ajouter. Peut-être tout n'est-il pas dit, mais on ne saurait dire quoi. Une langue parfaite, avec des trouvailles de plume à la Saint-Simon. Elle marque ce qu'on n'aurait ni su, ni osé dire ; le tout, avec un évident plaisir de soi — mais ce n'est pas moi qui vais lui en faire grief. Elle se demandait s'il n'y avait pas d'outrecuidance à publier ce portrait à la suite des autres, mais je n'ai pas à me forcer pour la rassurer de tout cœur. J'étais ravi qu'elle m'ait fait cette lecture (j'ai senti le moment où son envie de la faire devenait plus forte que toute modestie ; et d'ailleurs elle n'est pas modeste, Dieu merci) ; et si ravi aujourd'hui encore que je lui envoie comme remerciement des cyclamens de la couleur de son nœud de corsage. Je lui disais justement que je n'avais jamais souvenir de la couleur des yeux et des cheveux, mais seulement des costumes.

Téléphoné à Marie Laurencin, que j'invite pour samedi avec les trois générations du Vaneau et les Grenier ; et à Schlumberger, que je verrai jeudi. Je passe chez André Siegfried, muni de la lettre de Marcel de Coppet. Siegfried me demande de venir le voir demain aux Sciences politiques. Il a moins grande allure que dans mon souvenir.

*

Vendredi 17.

François Michel me ramène, sur le porte-bagage de son vélo, chez lui où je retrouve les Thomas. Michel me présente comme son neveu le jeune garçon pâle et sauvage qui loge avec lui ; mais je pense que c'est un neveu à la mode de Bretagne.

Hier matin, une heure avec (il faudrait dire : en face de) Schlumberger. Si cordial qu'il se veuille, il est terriblement dépourvu de chaleur. Règle : 1. Ne le voir que dans le midi, et 2. Ne jamais lui exposer de projets (comme ne jamais lui lire un texte). Je le quitte assez refroidi.

Passant par hasard rue Hautefeuille, j'entre pour y déjeuner dans le petit

café et trouve là Thomas et Vilar. À la table voisine, Jean Tardieu, Frénaud et un autre que je vois de dos et ne connais pas. Je parle des traductions de Melville, de celle de *Billy Budd* en particulier, qui m'a paru assez mauvaise ; Thomas m'assure que cela tient au texte — et m'apprend à la sortie que l'inconnu de l'autre table était Pierre Leyris, qui a traduit tous les Melville, sauf *Typee*.

Je rejoins ensuite à la Muette l'équipe de la revue, puis vais à la galerie Rive Gauche, au vernissage des dessins de Michaux. Il a renoncé aux noirs et blancs, adouci ses couleurs ; certains dessins sont extrêmement agréables à regarder. Je vois là Adrienne Monnier, Saillet, Élisabeth, Herbart, les Thomas, Follain et Bertelé. Michaux, à qui je n'avais pas parlé depuis Cabris, veut m'envoyer pour *Flore* un autre texte que celui que nous avons et qui n'est plus inédit. Il m'intimide beaucoup (à cause de ses yeux).

*

Journée Coppet. Déjeuné chez la sœur, dîné chez le frère. Entre les deux, visite à Madame Rabut, la secrétaire de l'ex-*Comœdia*, puis au Palais pour le titre de la revue ; retour au long des quais jusqu'à la Concorde ; une heure avec L.

Au cours du dîner, Christiane de C[oppet] me dit : « *Et C., elle file le parfait amour ?* » ; devant mon étonnement auquel elle refuse de croire, son mari me dit : « *Sie wird ein Kind bekommen. [Elle va avoir un enfant]* » Je dissimule une curieuse grimace. Je ne sais pas encore très bien ce que j'éprouve, mais lorsqu'un peu plus tard, à l'endroit même où elle a été écrite, je leur lisais la *Lettre à Alain Gerbault*, ma voix était par moments sur le point de défaillir.

Samedi 18 novembre.

C. me téléphone. Elle devait venir, du moins je l'attendais cet après-midi avec sa mère, qui lui a transmis trop tard l'invitation. Elle insiste pour que nous nous voyions la semaine prochaine ; je lui donne rendez-vous au Vieux-Colombier lundi. Très ému d'entendre sa voix.

*

Jeudi 23.

Cet après-midi au Vieux-Colombier avec C. J'avais plaisir à retrouver les *Fourberies* qui m'avaient tant plu à Marseille ; j'en oubliais la présence près de moi d'une C. déjà un peu déformée... Quelle stupidité, quelle déception ! Non seulement pour moi, mais pour elle, qui renonce si jeune à sa liberté.

*

Je voudrais me battre pour avoir été si aveugle dans toute cette affaire, si confiant, si lent à parler : comme si j'étais certain que le jour n'était pas encore venu, et qu'attendre ne risquait de rien perdre. Ainsi, dès le temps de nos premières rencontres, elle n'était déjà plus la fille libre que j'imaginai. L'idée me meurtrit par-dessus tout que, peut-être, à ce moment-là, il était encore temps de la gagner ; et peut-être à Paris encore, quand je pense à certaine soirée... Mais Marianne dit qu'à Nice déjà C. lui parlait de Lods avec une ardeur incompréhensible pour elle ; elle croit que jusqu'à la différence d'âge l'a séduite : il a quarante-deux ans, ce sont vingt ans de différence. Pour elle, les garçons de son âge n'ont jamais compté. En sera-t-il toujours ainsi ? Thomas disait qu'elle aurait à passer encore par bien des métamorphoses.

Aujourd'hui, je ne souffrais pas du tout auprès d'elle, ni au théâtre ni, plus tard, chez les Fourcade où je l'accompagne. Mais ce soir, chez Marianne, après dîner, quand nous avons tous deux parlé d'elle. C'est ridicule. Je n'y ai presque pas pensé tous ces jours-ci, depuis la soirée chez les Coppet. Et voilà que ce soir...

Ce qui me déplaît par-dessus tout, c'est qu'elle ait choisi quelqu'un de si peu d'allure. Je lui aurais pardonné d'être séduite par un être exceptionnel. Chez Jean L., je ne vois qu'une grande égalité de caractère. Ma vanité est blessée comme si elle avait choisi entre lui et moi — alors que pas un mot de moi (si, mais si légèrement) n'a pu vraiment lui faire entendre que je l'aimais. Reste à décider si je l'aimais, ou si j'avais seulement pour elle une sorte de tendresse émerveillée. Je suis trop ému ce soir pour en décider.

Voilà le plus méchant tour que m'ait joué ma nonchalance, et aussi cette habitude d'attendre, pour aimer, qu'on m'aime d'abord (ou du moins pour me décider à le dire). La peur de m'exposer à un refus.

Et quand tu venais l'inviter,

Un autre déjà l'avait prise...

Dimanche 26 novembre.

C'était vraiment elle que je croyais qui m'était réservée ; la fille unique, qui seule pouvait me séduire. Je n'en connais, parmi les autres, aucune qui soit vraiment différenciée (mais je crois que cela tenait moins à elle-même qu'à ses origines). Est-ce que nos meilleures rencontres — Saint-Vallier, le jardin de Cimiez, un matin aux Tuileries — étaient déjà des occasions de lui parler ? Mais il y avait tant de légèreté autour de nous que je ne voulais pas risquer de paroles graves. Aujourd'hui, je n'établis plus le raccord entre celle qu'elle est devenue et celle qu'elle était, pieds nus, dans sa robe de

cretonne usée, avec ses mollets bruns et sa taille si mince... C'est peut-être, c'est sûrement à ce moment-là que je suis passé bêtement à côté du bonheur. Et je ne suis plus aussi certain qu'on ne se repente jamais de n'avoir pas parlé.

*

Jeudi.

Déjeuné avec Bertelé, qui va s'occuper de *Confluences*. Nous parlons de l'attitude de Gide, de sa répugnance à se... compromettre, et Bertelé me rapporte ce mot de Gide à De Gaulle, entendu par Fouchet au cours d'un déjeuner à Alger : « *Mon général, dites-moi, à partir de quel moment avez-vous décidé de désobéir ?* »

*

Lundi 4 décembre.

Ce soir assez tard, un coup de téléphone de Michaux. Il veut savoir de combien de temps il dispose pour donner le texte destiné à *Flore*. Comme je lui parle d'une extension de la revue, qui atteindrait, avec la Belgique et la Hollande, également le Portugal, il m'assure que ce pays n'offre aucun lecteur aux nouveautés littéraires, et qu'à part quelques jeunes gens qui en sont arrivés à Proust, personne ne lit. J'avais, cet après-midi, rencontré Toesca, qui m'expose un projet de *Cahiers du Vieux-Colombier* destinés aux textes touchant le théâtre, et pour lesquels il me demande d'écrire. Mais c'est étonnant ce que j'ai peu envie d'écrire.

*

Mercredi 6 décembre.

Hier soir, à l'Institut des Études Cinématographiques où m'avait invité Jean Lods, débat entre Alexandre Arnoux, Pierre Bost et Charles Spaak ; ce dernier très supérieur aux deux autres. Je regardais Lods. Le pire avec lui, c'est que je ne peux pas le détester.

*

Samedi 9.

Hier soir, visite aux Jouhandeau. Élise, d'abord seule, me reçoit dans sa cuisine. Elle vient de faire sa lessive, sa robe de chambre grise est inondée. Dans un placard, les poules sont entassées pour la nuit ; dans un autre, seul, le coq.

Marcel J. arrive, ce qui met à peu près fin aux lamentations d'Élise. Je découvre, dans le numéro des *Lettres françaises* qu'il rapporte, une citation de l'article qu'il a donné en janvier 41 dans *La N.R.F.*, au retour de Weimar, avec d'autres citations empruntées à Drieu, à Chardonne. Il est persuadé que c'est le signe d'une nouvelle offensive et qu'on va l'arrêter. Très calme,

d'ailleurs, estimant que cela ne dépend plus de lui. Les lignes citées sont les plus dangereuses qu'on puisse relever contre lui ; il les a maintenues malgré l'avis de Drieu, qui voulait les faire sauter.

Jeudi matin, en sortant du Vaneau où la Petite Dame venait de me prêter les *Pages de Journal* arrivées d'Alger, je rencontre C., un peu plus opulente chaque fois. Où est la mince fille que j'aimais ? Ainsi, il est donc possible de regretter de n'avoir pas parlé ? J'avais trop de confiance pour me presser, et trop peu pour brusquer les choses.

Dans le journal de son père, je trouve sur elle des lignes assez dures, écrites le jour où je lui ai rendu visite à Nice (le 2 janvier 42) et où je me souviens d'avoir vu le carnet ouvert sur la table. Elle, je ne la connaissais pas encore.

Dimanche 31 décembre.

Cap [*de la trentaine*] passé. Et alors ?

Maman me disait hier, ce que je n'avais jamais su, qu'elle avait failli mourir à ma naissance. Elle est restée si longtemps évanouie qu'elle ne peut se rappeler l'heure exacte.

(*À suivre.*)

